

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Éric Charlebois, Mathieu Latulippe, David Goudreault

Sébastien Dulude

Number 157, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73537ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S. (2015). Review of [Éric Charlebois, Mathieu Latulippe, David Goudreault]. *Lettres québécoises*, (157), 42–43.



ÉRIC CHARLEBOIS

Compost-partum

Ottawa, David, coll. « Voix intérieures », 2014, 106 p., 17,95 \$.

Les Fermentations poétiques

Un huitième recueil en douze ans, *Compost-partum* du Franco-Ontarien Éric Charlebois, explore de plain-pied des zones inhabituellement fréquentées (taboues ?) par la poésie au masculin : la crainte malade de la paternité et, par extension, celle de laisser des traces de soi, des résidus, des déchets. En contrepoids, Charlebois donne libre cours à une écriture intarissable, jubilatoire, hyperfertile.

Il y avait longtemps que je n'avais lu une poésie aussi réjouissante. Je ne suis pas un grand amateur de calembours, pourtant foisonnants dans le recueil, ainsi que l'annonce sans ambages le titre du livre, mais ceux-ci ne sont que la pointe de l'iceberg de la myriade de tours de langage de Charlebois. Je n'hésite pas à l'affirmer : il ne se trouve pas une strophe de ce recueil qui soit inintéressante.

On a affaire à une poésie péremptoire et formidablement nette, au rythme aussi soutenu que percutant, qui se joue des images comme de blocs Lego® manipulés avec fougue. L'auteur appuie sur les mots avec toute la vigueur qu'on peut soupçonner (ou pas) de quelqu'un atteint d'« haptophobie » (p. 21), c'est-à-dire de la peur d'être touché. Tantôt Charlebois hache ses vers de manière à ce que des mots insolites deviennent des mondes lumineux de possibilités : « Je crie dans la nuit / réglisse » (p. 25) ; tantôt, son phrasé prend l'allure d'un trait d'esprit à la pointe sentencieuse : « Quand on est enfant, tout est plus petit que nature. » (p. 33)

« Le corps est la façade / d'un jeu de poches »

Les enjeux du recueil tournent tout entier autour du sujet aux prises avec un rapport problématique avec autrui, lequel procède d'un mal-être-au-monde total : « J'étais un intrus dans mon for intérieur. / J'étais un intrus dans mon for extérieur. » (p. 55) Dans cette dynamique, le « je » entretient avec l'altérité des relations tranchantes : « Quand je lui disais que je l'aimais, c'était en modulation d'exaspération et / avec l'aridité / du bois franc. » (p. 41)

Le sujet cultive ainsi une obsession pour tout ce qui unit de manière désincarnée, mathématique ou mécanique (« Nous voulions marcher sur / l'hypoténuse du monde » [p. 63] ; « La peinture a quelque chose d'érotique » [p. 72]) et il est attiré par la permanence des objets factices, plastiques, qui meublent le monde : « Je m'endormais avec mes Hot Wheels™ et mes livres à couverture rigide sous mon oreiller pour que ma main soit au chaud. » (p. 75)

Le sentiment d'être de trop, de n'être qu'« une miette dans la margarine » (p. 67) est persistant, renforcé dans son repli par un regard clinique sur un monde extérieur perçu comme visqueux, voire crasseux : « Elle se démaquillait avec de la crème irlandaise. [...] Je m'essayais avec / mes sourcils. » (p. 64)

« L'accouchement est yogourt / fruits au fond »

Au sein de ce compost ambiant, le règne de l'organique n'est donc qu'une phase instable et impure, une pourriture entièrement soumise



ÉRIC CHARLEBOIS

au pouvoir irréfugable de la mort : « Pendant que nous étions ce que nous croyions être, la mort poursuivait son œuvre sous le / couvercle / de la vie. » (p. 41)

Tout le désir pour l'autre est ainsi coloré de la dégradation de la vie : « Des yeux d'un brun / bleu / de dernière tranche de pain. » (p. 90) On imagine aisément, dans cette perspective, que la pulsion procréatrice demeure rigoureusement muselée (mais n'y sent-on pas une larme de regret ?) :

*Je rêvais d'avoir des stores verticaux
en acier.*

*Je croyais dur comme fer
fondu*

que

je serais un mauvais père.

J'aurai eu tort : je ne serai pas père. (p. 85)

Un tel recueil tout en excès n'est évidemment pas exempt de défauts, dont le premier est de dépasser çà et là la mesure dans le dosage de l'alambic. J'ai excusé sans peine ces quelques tarabiscotages, tout absorbé que j'ai été à jouir de ces textes singuliers d'un auteur frénétiquement appliqué à écrire pour « sortir du moule / Pyrex® » (p. 11), tout en étant résolument convaincu qu'« [a]ssurer la postérité, c'est de ne pas laisser d'héritage » (p. 65).



MATHIEU LATULIPPE

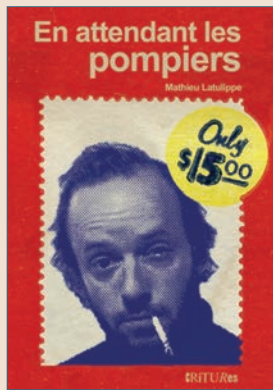
En attendant les pompiers

Montréal, Moulte Éditions, coll. « Critures », 2014, 94 p., 15 \$.

Se faire tirer le portrait

Nouveaux joueurs dans l'édition indépendante, Moulte Éditions se taillent peu à peu une place dans le champ gauche de la littérature, avec à son actif des publications associées à des projets tels *Fermaille* et *La Conspiration dépressionniste*. Sa collection « Critures », quant à elle, est orientée vers la poésie irrévérencieuse et « le loisir de prendre certaines libertés avec la langue en triturant les mots, les idées, même les plus insignifiantes » (extrait du site Web).

Carnet d'instantanés, le recueil de Latulippe se présente sous la forme d'un grand carton d'allumettes qu'on ouvrira par pur plaisir de jouer avec le feu. *En attendant les pompiers*, on oscillera



MATHIEU LATULIPPE

entre deux sentiments contradictoires : « il y a péril en la demeure / y a pas le feu. »

Légers, voire volatils, plusieurs poèmes sapent toute prétention à la grande littérature, ainsi que le montrent à eux seuls quelques titres de la première section du recueil, « Des millions d'invendus » : « Cacalligramme », « Ma bicyclette », « Une autre brassée, une autre brasserie », « Sous le ciel bleu ». Ailleurs, c'est l'image hilarante du type admiré sur son hors-bord au lac Supérieur, se croyant ainsi « un poète / populaire » (p. 26), qui témoigne d'un rapport pour le moins oblique à la poésie.

Ces facéties, au demeurant fort intelligentes, contribuent à révéler avec d'autant plus de causticité les quelques tisons plus ardents du recueil. En effet, sous le ciel bleu comme l'évidence de son cliché, se

déroulent des drames dont l'évocation nous attend au détour : « Il fait beau dehors / comme quand / elle était petite / et que le vieux / monsieur / pénétrait / dans sa / chambre / pour jouer / avec elle » (« Pensée positive n° 1 », p. 9).

Ainsi, s'« [i]l / y a / une / certaine / poésie / dans / le fait / d'aligner / verticalement / des / mots / jolis » (« Farniente », p. 25), il y a aussi une douleur certaine à se faire tirer le portrait par Latulippe, qui met le doigt sur les travers d'une société d'un québécois aussi indémodable qu'obtus :

Une / trentaine / de vieilles / matantes / racistes / comme / la lèpre / dansent / en ligne / sur une / chanson / de Bob / Marley / pendant / que j'essaie / en vain / de faire / dérailler / leur petit / train » (p. 54)

Tandis que la vie ordinaire suit son traintrain, l'écriture de Latulippe prend plutôt la forme du clou qui s'enfonce dans la bêtise. Témoigner de notre proximité quotidienne avec cette vacuité endémique relève chez lui de la résistance, laquelle, heureusement, s'accompagne de quelque chose comme un espoir : « Un jour ou l'autre / les petites bibittes / mangent les grosses / un jour ou l'autre » (p. 55).

Mais en attendant, c'est dans le chœur du lamento collectif que la note discordante des poèmes de Latulippe se fait le mieux entendre :

Mon ventre / se plaint / d'être plein / comme / la salle / municipale / d'une petite / ville des / États-Unis [sic] / après un / ouragan / tropical / dénommé / Mélodie » (p. 93).

☆☆ ½

DAVID GOUDREULT *S'édenter la chienne*

Trois-Rivières, Écrits des forges, 2014, 206 p., 18 \$.

Se faire les dents

Il s'agit d'un sujet chaud qui agite la jeune poésie québécoise (et d'ailleurs, sans doute) : est-ce que les vases communiqueront jamais entre la poésie et le slam ? Ces joutes devant public où les slameurs livrent leurs textes contre la faveur des votes ont certainement contribué à attirer un public nouveau vers les arts du texte. La question, posée crûment : y a-t-il des poètes parmi les slameurs ?

Goudreault représente à ce titre un espoir certain. Champion mondial de slam en 2011, il signe ici un second recueil. On sent l'auteur attentif à s'adresser au lecteur dans un style direct et empathique. On remarque aussi sa volonté de dialoguer avec la poésie, notamment par la présence de nombreux exergues (Boisvert, Godin et Pozier, notamment) au fil de ce livre costaud, tout en la piquant çà et là au passage : « notre poésie a l'herpès / Sur le bout de la langue » (p. 28). Ça chauffe !



DAVID GOUDREULT

Héros un brin romantique, bon enfant et toujours armé d'un sourire en coin, le sujet du recueil multiplie les réflexions et regards sur le monde. Les principaux atouts de l'auteur sont sa manipulation ludique de la sémantique et l'inventivité de ses métaphores :

*Fascinante comme une mafia
Tu fais disparaître mon corps
[...]
Organisatrice de combat de patates
En cages thoraciques (p. 96)*

*Dieu est une chaise en plastique
Dans le sous-sol d'une église (p. 120)*

Ailleurs, le reproche évident qu'on adressera aux poèmes est d'être nettement trop tournés vers le dire, la communication. L'écriture est, sur le plan poétique, parfois unidimensionnelle, présentée sans grand relief formel. On ne peut être contre la vertu et l'on admet aisément l'importance indéniable du message livré (« L'état s'assure de tous les côtés / Il ne manque ni d'alcool ni de jeu ni de tabac » [p. 115]), mais le livre est par moments confondu avec une joute oratoire. La section sur les « vieilles amours » est à cet égard particulièrement alourdie de clichés et d'effets plats — sans parler d'un subjonctif plus-que-parfait ô combien inutile.

Sans qu'il n'élague rien à sa sensibilité et à son honnêteté, on souhaiterait ultimement qu'il enlève un peu plus qu'il n'ajoute et fasse confiance au lecteur : « Tu m'es tombée dans l'œil / Comme dans un puits / Tu n'as jamais touché le fond » (p. 52). Inégal mais généreux, *S'édenter la chienne* mérite l'attention. On y trouve moins le cheptel de peurs annoncé en titre que le verbe combatif d'un poète qui arpente son territoire. Du chien, Goudreault a certainement les dents mais aussi la langue bien pendue.